



Chaire Raoul-Dandurand
en études stratégiques et diplomatiques
Raoul Dandurand Chair
of Strategic and Diplomatic Studies

SÉRIE ÉLECTIONS AMÉRICAINES 2008 : LE TOURNANT?

SYNTHÈSE DE LA CONFÉRENCE
RÉSULTATS DU 4 NOVEMBRE 2008 :
CONSTATS, LEÇONS ET CONSÉQUENCES

12 novembre 2008

CONFÉRENCIERS :

Louis Balthazar
Charles-Philippe David
Frédéric Gagnon
Éric Marquis
John Parisella
Julien Tourreille

ANIMATRICE :

Dominique Poirier

Document préparé par
Marie-Michèle Desmarchais
Geneviève Giguère

Comment expliquer la victoire de Barack Obama?

L'animatrice, Dominique Poirier a demandé à John Parisella ce qu'il avait ressenti le 4 novembre 2008. Il répondit qu'il avait senti beaucoup d'émotion. Son attachement pour Obama a débuté en 2004. Il appréciait le fait qu'Obama *croit* aux États-Unis. De plus, Obama n'a pas fait campagne pour gagner les primaires, mais pour devenir président, ce qui démontre sa confiance et son enthousiasme. De plus, il s'est montré très compétitif lors des élections générales, même dans des États «rouges». Cette stratégie a bien fonctionné, comme le prouvent les résultats. Obama a remporté des États du Sud comme la Floride et la Caroline du Sud. Le seul autre candidat du Nord et démocrate ayant réalisé cet exploit est John F. Kennedy.

Ensuite, les conférenciers se sont fait demander quelles pouvaient être les raisons de la victoire de Barack Obama le 4 novembre dernier. Selon Charles-Philippe David, cette victoire résulte de nombreux facteurs: le candidat en tant que tel et ses discours, la crise économique et la situation difficile dans laquelle sont plongés les États-Unis. Le parti républicain a connu une économie désastreuse, ainsi que deux guerres depuis 2000. George W. Bush est peut-être même le président le plus impopulaire de l'histoire des États-Unis. Cela crée un contexte favorable aux démocrates. Obama a aussi réussi à aller chercher un très grand nombre de nouveaux jeunes électeurs, ainsi que d'anciens électeurs indépendants, ce qui lui a été bénéfique le jour du scrutin. D'un autre côté, beaucoup d'éléments jouaient contre John McCain, notamment ses positions contradictoires sur la crise économique ainsi que le choix risqué de Sarah Palin comme colistière.

Frédéric Gagnon, en accord avec Charles-Philippe David, a ajouté que depuis les primaires, Barack Obama a su choisir des slogans qui l'ont avantage. Il a été le bon candidat au bon moment: il est ce que beaucoup d'Américains recherchaient. Greg Robinson a ajouté qu'Obama a su projeter une image de stabilité tout au long des campagnes, même si celles-ci étaient basées sur des sujets différents. Lors des primaires, l'accent était mis sur la santé, alors que durant la campagne nationale, la politique étrangère et l'économie étaient les enjeux principaux.

Julien Turreille a mentionné qu'en plus de tous les éléments nommés précédemment, certains aspects techniques ont joué en faveur d'Obama. D'une part, le fait que les gens n'apprécient pas Bush rend une personne ayant des valeurs différentes plus attrayantes. De plus, il est très rare qu'un parti ait pu conserver la présidence trois mandats consécutifs. Obama a aussi joui d'un important avantage financier par rapport à John McCain. Pour ajouter à tout cela, Louis Balthazar a mentionné qu'Obama a mobilisé beaucoup de jeunes et leur a donné espoir en le changement et en une solidarité humaine. La force des jeunes dans l'équipe d'Obama a donc été un facteur déterminant.

Éric Marquis a souligné que cette élection se distingue par trois facteurs. Le premier est l'utilisation de la technologie et d'Internet pour le financement et la mobilisation des électeurs. Le deuxième facteur est le message d'Obama. Durant les primaires, Obama s'était présenté plus à gauche qu'Hillary Clinton, mais a réussi à recentrer son message au cours de la campagne générale. Le troisième facteur déterminant aura été la clientèle électorale. Obama est parvenu à aller chercher des électeurs blancs, ce qui lui a permis de faire une percée dans le Sud et de gagner des comtés que Bush avait remportés en 2000 et 2004.

L'élection d'un Noir : vers la fin du racisme aux États-Unis ?

Si Obama n'avait pas eu une mère blanche, le résultat de l'élection aurait-il été différent? Louis Balthazar a répondu à ces questions en soulignant tout d'abord qu'il est impossible de le savoir sans aucun doute, et que pour obtenir une réponse, il faudrait avoir des témoignages de démocrates blancs qui n'ont pas voté pour Obama simplement parce qu'il est noir. Il a toutefois ajouté que les gains dans certains États du sud, où le racisme est encore très actif, démontrent peut-être un certain pas vers l'avant. Pour Greg Robinson, si Obama avait été un descendant d'esclave, il aurait peut-être été plus difficile pour lui d'accéder à la Maison-Blanche. Mais ce n'est pas le cas et il représente très bien les Afro-Américains. Le fait qu'il ait vécu en dehors des États-Unis, et même hors d'Europe crée des liens avec beaucoup d'Américains. Il est aussi le premier président à compter un immigrant parmi ses proches parents, ce qui le rapproche de nombreux Américains.

Enfin, John Parisella ajoute que l'effet Bradley, dont on a beaucoup parlé avant le 4 novembre, n'a pas vraiment eu d'impact lors de l'élection. Les gens donnaient clairement leur intention de vote, et si oui ou non la couleur de la peau de Barack Obama était un facteur. Donc, l'Amérique a changé. Malgré les doutes que certains avaient, il n'en reste pas moins qu'un Noir est maintenant à la Maison-Blanche. La plupart des Américains ont évalué sa candidature en fonction du contenu de son discours et non de la couleur de sa peau, comme le souhaitait Martin Luther King.

Politique étrangère américaine : changement de cap ou *statu quo*?

L'animatrice a souligné qu'Obama a promis de retirer les troupes d'Irak. Elle a demandé aux conférenciers si cela leur semblait envisageable. Selon John Parisella, Obama pourrait tenir sa promesse, tout en laissant des troupes dans le voisinage. Pour lui, c'est la question de l'Afghanistan qui est plus épineuse. Il a également ajouté qu'Obama est curieux, une qualité très appréciée chez un président car il n'aura pas peur du changement. Selon Charles-Philippe David, Obama pourra obtenir de l'aide des Iraquiens, ce qui lui permettrait de retirer ses troupes plus facilement. Avoir dit vouloir retirer les 80 000 soldats en poste avant 2011 compliquera peut-être un peu les choses par contre, car les gens ont maintenant de plus grandes attentes. Charles-Philippe David a ajouté que ce qui est inquiétant pour les Canadiens est le désir d'Obama d'intensifier la mission en Afghanistan. Il demandera sans doute une participation plus accrue des alliés. Mais l'une des très bonnes nouvelles concernant la politique étrangère d'Obama est la fermeture de la prison de Guantanamo, preuve qu'il désire que les relations internationales se déroulent en toute légalité.

Louis Balthazar a dit que la popularité d'Obama lui permettra de changer d'idée, si le besoin se présente. La population l'appuiera encore. Son sens de la diversité culturelle est l'un des facteurs qui pousse les gens à avoir confiance en lui et à accepter ses décisions. Contrairement à George W. Bush, il n'utilisera jamais d'expression comme « global war on terrorism ». Sa philosophie des relations internationales sera différente. Enfin, Julien

Tourreille a dit qu'Obama a été surnommé le Tiger Woods de la politique, faisant référence évidemment à la couleur de la peau, mais aussi à son désir de gagner. Même si le climat mondial est apaisé par son élection, il ne faut pas oublier qu'Obama, tout comme W. Bush, perçoit les États-Unis comme un modèle à suivre. Les États-Unis doivent rester le leader mondial.

La population américaine appuiera-t-elle la politique étrangère de Barack Obama?

Les Américains vont-ils soutenir Obama malgré le fait que sa politique étrangère risque d'être moins ferme que celle de son prédécesseur? Éric Marquis rappelle que c'est un problème auquel tous les présidents démocrates ont été confrontés. Obama prône le multilatéralisme et un engagement accru des États-Unis sur la scène mondiale. Cela implique donc un engagement accru des alliés puisque le « multilatéralisme fonctionne dans les deux sens. » Il soutient que la perception populaire est le principal feu à éteindre: Obama devra donc agir prudemment. Éric Marquis prévoit aussi que c'est sur la politique étrangère et la sécurité nationale que les Républicains attaqueront Obama le plus souvent. Il devra donc être prêt à défendre ses positions.

Frédéric Gagnon évoque quant à lui le fait que les présidents, peu importe leur parti, sont souvent rattrapés par les événements en politique étrangère. Il donne comme exemple George W. Bush qui, lors de son investiture en 2000, voulait mener une politique étrangère humble. Les attaques terroristes du 11 septembre 2001 ont évidemment changé la donne. Il est donc difficile de prédire comment Obama agira en matière de politique étrangère puisque la situation peut changer à tout moment. Frédéric Gagnon pense que Barack Obama fera passer les intérêts nationaux avant les intérêts internationaux. Les attentes des autres pays sont évidemment très élevées, et risquent de ne pas être remplies. Greg Robinson n'est pas d'accord avec ce dernier point. Il pense qu'Obama pourrait demander l'appui de la communauté européenne pour aider les États-Unis, ce qui lui confèrera plus de légitimité dans ses actions, et donc une plus grande reconnaissance.

Louis Balthazar ajoute qu'Obama, en tant que jeune président américain démocrate, sera sans doute éprouvé. Il rappelle la présidence de Kennedy qui a dû faire face à l'invasion de la Baie des cochons, qui a souvent été faible devant Krouchtchev, mais qui a su montrer qu'il avait la tempe d'un président lors de la crise des missiles de Cuba. Quant au jugement des Américains, Louis Balthazar pense que d'ici quatre ans, Obama n'aura pas été la colombe dont l'Amérique rêver. Pourtant, il soutient que Barack Obama pourra surmonter les crises avec plus d'élégance que son prédécesseur.

Vers une redéfinition de la relation États-Unis – Iran?

Le rapport entre les deux États changera-t-il? John Parisella croit qu'Obama donnera un nouveau visage aux États-Unis, ce qui pourrait modifier les relations des États-Unis avec l'Iran. Il pense qu'Obama pourra faire en sorte que les États-Unis aient un leadership moral par rapport au reste du monde. Fait intéressant, l'Iran ne s'est presque pas intéressé à la course à la Maison-Blanche.

Les défis de la politique intérieure

Une politique intérieure faible fragilise-t-elle la politique étrangère d'un pays? Julien Tourreille fait remarquer que les apparences ne sont que superficielles en relations internationales. De bonnes discussions entre des chefs d'État ne veut pas dire de bonnes relations entre ces États. Il pense par ailleurs que les États-Unis doivent impérativement améliorer les infrastructures, par exemple l'accès à internet, afin de rester un pays compétitif et en avance dans le domaine de la technologie.

Éric Marquis précise que plusieurs enjeux de politiques intérieure ont des ramifications jusqu'en politique étrangère, par exemple la crise financière actuelle, le dossier énergétique et l'environnement. Ces problèmes ne peuvent pas n'être traités qu'à l'interne. Il précise aussi qu'Obama devra établir un équilibre entre la population et la majorité démocrate au Congrès. Il sera intéressant de voir comment l'administration Obama fera le lien entre les deux.

Frédéric Gagnon abonde en ce sens en ajoutant que les relations entre le Congrès et le président seront déterminantes. Obama en est conscient et s'est donc entouré d'un homme qui pourra entretenir de bonnes relations avec le Congrès: son vice-président Joseph Biden. Celui-ci jouera un rôle important en politique étrangère vu son expérience. Frédéric Gagnon trouve d'ailleurs qu'Obama est mieux encadré que Jimmy Carter ne l'était.

John Parisella rappelle qu'Obama a étudié en histoire, qu'il a vu et étudié les premières années des présidents Clinton et Carter: il pourra donc en tirer quelques leçons. John Parisella croit en outre que Barack Obama sera un président qui s'adressera beaucoup à la population, tout comme John F. Kennedy ou Franklin D. Roosevelt. En ce qui concerne Joe Biden, John Parisella croit qu'il saura faire consensus avec les membres du Congrès.

Les relations Canada - États-Unis

Louis Balthazar croit qu'Obama pourrait forcer un consensus entre les provinces canadiennes afin que le Canada se dote d'un plan environnemental cohérent. Le Canada peut donc se réjouir. Mais bien qu'Obama restera en faveur du libre-échange et de l'ALENA, le Congrès, lui, sera plus protectionniste.

Éric Marquis croit que la politique étrangère des États-Unis a d'autres priorités que le Canada. Il estime que le Congrès sera protectionniste, mais seulement dans certains dossiers. Ce qui pourrait nuire au Québec et au Canada, c'est que les hauts dirigeants des entreprises et les hauts fonctionnaires américains viennent du sud des États-Unis.